

LE LABYRINTHE DE PAN

Titre original : EL LABERINTO DEL FAUNO

Film long métrage de fiction Mexique-Espagne 2006

Réalisation : Guillermo del Toro

Interprètes : Sergi Lopez, Ivana Baquero, Maribel Verdu, Ariadna Gil, Doug Jones, Axel Angulo, César Bea, Roger Casamajor, Federico Luppi

Version française et VO sous-titrée français-allemand

Durée : 1h51

Sortie prévue en salles en Suisse romande : 1^{ER} novembre 2006



Thèmes :

Education aux médias : Le cinéma de Guillermo del Toro

Histoire : L'Espagne franquiste et le rétablissement de la monarchie

Histoire de l'Art : L'univers fantastique de l'illustrateur Arthur Rackham

Les Organes cantonaux de contrôle des films de Vaud et Genève attribuent aux films un âge d'admission «légal» et un âge «suggéré». Cette distinction indique qu'un film est certes autorisé à un certain âge - donc pas dommageable -, mais pas forcément accessible (peut être ennuyeux pour de jeunes enfants). Ces limites d'âge s'appliquent à l'ensemble de la Suisse romande
Âge légal : 16 Âge suggéré : 16

Résumé :

Nous sommes en 1944, la guerre civile espagnole est finie depuis cinq ans. Chef d'une garnison isolée dans une forêt qui abrite les derniers résistants anti-franquistes, le capitaine Vidal (Sergi Lopez) a fait venir sa nouvelle épouse Carmen (Ariadna Gil) qui porte leur enfant, afin qu'elle accouche près de lui. La jeune femme est accompagnée de sa fille d'un premier mariage, la petite Ofélia (Ivana Baquero). Mère et fille se font difficilement à la vie de caserne au sein d'une sombre forêt, sous la domination brutale du très autoritaire Vidal : la jeune femme est très affaiblie par une grossesse difficile, la fillette perçoit immédiatement l'hostilité que lui voue le capitaine dont le seul intérêt est de sauver SA progéniture (qui sera un fils, il en a décidé ainsi!). Alors que les militaires s'acharnent à liquider les dernières poches de résistance républicaine dans la forêt, Ofélia découvre près de la grande maison un labyrinthe dont le gardien, une étrange créature du nom de Pan, va lui révéler qu'elle n'est autre que Moana, la princesse disparue d'un royaume enchanté. Il va la soumettre à trois épreuves pour qu'elle retrouve sa place au royaume des immortels.

Commentaire :

Le film se déroule en pleine ère franquiste, le fascisme est présenté comme l'idéologie de l'horreur ultime et le déclencheur de la perte de l'innocence. A la cruauté du monde réel, incarnée par le fanatisme et l'inhumanité de l'odieux Capitaine Vidal, répond la monstruosité du monde souterrain que découvre Ofélia.

Del Toro nous entraîne dans de sombres dédales de l'imaginaire que la fillette explore et dans lequel elle doit réussir trois épreuves. Dans une sorte de quête initiatique, Ofélia passe des ténèbres à la lumière, ténèbres du quotidien glauque au sein de cette armée régulière fasciste, et tréfonds obscurs du labyrinthe dont elle doit sortir pour quitter l'enfance et accéder à un bonheur éternel. Au début et à la fin du film, une scène montre la fillette, frappée mortellement par ceux qui rendent le monde des hommes invivable, agonisant sur le rebord d'un puits, la respiration difficile, perdant son sang.

Décors, personnages et lumière du film ont une qualité très particulière. Guillermo del Toro a puisé son inspiration pour son Pan et son Homme Pâle, qui rappellent "Saturne dévorant son fils", du grand peintre Goya. Il règne une ambiance glauque que le réalisateur est allé chercher dans la perversité et le contenu très inquiétant de l'illustrateur Arthur Rackham (qui a inspiré le grand Tolkien, mais aussi Dolores Avedana, l'illustratrice des "Harry Potter"...). Rappelons que Rackham a aussi illustré des récits d'Edgar Poe et réalisé une deuxième version audacieuse et (à l'époque) violemment décriée des illustrations de "Alice in Wonderland" (Lewis Carroll). On retrouve le caractère

effrayant et fantastique de son art dans l'imagerie du *Labyrinthe de Pan*.

Sur son chemin, Ofélia rencontre naturellement Pan : Del Toro a fait du faune, traditionnellement présenté comme un être rustre et lubrique, mi-homme mi-cheval ou mi-bouc, une création très organique : son Pan est couvert de feuillages et de branches sur le bas du corps, comme s'il faisait partie de la nature. Ses gigantesques cornes recourbées rappellent celles du mouflon, ses yeux glauques et aveugles s'éclaireront au fur et à mesure qu'Ofélia progresse dans sa quête. Dans le labyrinthe, la fillette croise quelques fascinantes créatures : fées graciles ailées qui ressemblent à autant de phasmes volants (seule Ofélia reconnaît là des fées), un crapaud géant doté d'une longue langue qu'il lance contre ses proies et qui finira par vomir ses tripes (au sein desquelles se trouve une clé magique) sur la fillette; et surtout ce monstre aux chairs visqueuses, blafardes et pendantes, cet Homme Pâle à forme vaguement humaine, dont les yeux reposent sur la table. Figure sortie tout droit d'un cauchemar surréaliste. Pour voir, cet ogre enfonce ses globes oculaires dans la paume de ses mains, se servant de ces stygmates pour guetter tout ce qui bouge, prêt à dévorer. Par la laideur fascinante qui se dégage de ce monde utopique, et par la réflexion qu'elle suscite, on ne peut s'empêcher de comparer les monstres mythologiques aux monstres fascistes. Le capitaine Vidal représente la version la plus abjecte du monde des humains (adultes), lui qui est aussi méticuleux quand il nettoie la montre-oignon héritée de son père que lorsqu'il se rase (ou se recoud...) devant son reflet ou torture des prisonniers.

Tous les décors ont été inventés et construits pour le film, il n'y a pratiquement pas de décors naturels. Couleurs, matières, formes ont été étudiées pour parfaire un voyage dans l'imaginaire. Pas ou très peu de recours à l'image de synthèse, uniquement à l'animatronique. Une luminosité voilée domine la photo du film, l'action se déroule principalement dans l'obscurité ou la semi-obscurité, de manière à créer un sentiment de menace. Le monde réel (les intérieurs) apparaît sous une lumière glaciale et des tons acier, verdâtres et gris sombre. Le monde imaginaire évolue de l'ombre vers des tons plus chauds, plus lumineux. Seule la forêt qui abrite l'ultime résistance au fascisme offre des couleurs naturelles.

Avec ces magnifiques artifices visuels, Guillermo del Toro nous prouve encore une fois qu'il excelle à combiner les genres : ici, le fantastique et le politique, l'onirisme et le naturalisme. Il fait se côtoyer les monstres mythologiques et les monstres humains. Cet entrelacs confère au film une grande force esthétique, et une authenticité didactique incontournable.

Objectifs :

- Sensibiliser à la réalité du fascisme et à ses conséquences
- Prendre conscience du message exprimé à travers les deux niveaux de récits

Pistes pédagogiques :

- Comparer l'esthétique de ce film avec celle de la trilogie *Lord of the Rings*
- Rechercher dans l'oeuvre d'Arthur Rackham les illustrations qui ont inspiré del Toro
- Comparer le parcours initiatique d'Ofélia et celui d'Alice (Alice in Wonderland)
- Débattre avec les élèves si la combinaison de deux genres infirme ou renforce le message
- Comparer ce film à *'Echine du Diable* (G. Del Toro, 2001) qui traite aussi du franquisme
- Débattre avec les élèves de l'interprétation de la dernière scène entre rebelles et capitaine.
- Débattre avec les élèves du sens de la scène montrant Ofélia vêtue de rouge avançant vers les trônes du royaume magique.

Pour en savoir plus :

Site du film : www.lelabyrinthedepan.com/

Dossier de presse : http://www.lelabyrinthedepan.com/download_img/dp.pdf

Guerre d'Espagne et communisme : <http://etoilerouge.chez-alice.fr/documents3/espagne.html>

Guerre et post-guerre en Espagne (1936-1945) : <http://gernika.free.fr/epuration.html>

Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase, responsable de Promo-Film EcoleS et de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, Lausanne, octobre 2006

La TRIBU des Jeunes Cinéphiles

Sept regards sur **LE LABYRINTHE DE PAN (EL LABERINTO DEL FAUNO)** de Guillermo del Toro

Maud Volken, 28 ans, service de presse, TJ C, Lutry

Amateurs de Disney s'abstenir ! Ceci n'est pas un conte de fées mais bien une sorte d'*Alice au pays des merveilles* cauchemardesque où la violence du monde fantastique est le reflet de celle du monde réel (l'Espagne franquiste). Un film beaucoup plus viscéral (au sens premier du terme) que celui auquel on pouvait s'attendre d'après la campagne marketing : scènes de torture, chairs déchirées, banquet de sang, fées décapitées. Au niveau visuel, la petite Ofélia est une version tourmentée d'Alice, jusque dans son costume. Se réfugie-t-elle dans son imagination ou appartient-elle vraiment à un autre monde ? Del Toro choisit de ne pas répondre : le Capitaine voit l'enfant parler dans le vide, la fée apparaît insecte aux autres personnages... Le labyrinthe de Pan est le domaine exclusif des créatures fantastiques et des cœurs purs, l'expression métaphorique du monde imaginaire. Mercedes met en garde Ofélia : si elle y entre elle risque de s'y perdre (et en effet elle y mourra). Si les adultes peuvent y pénétrer, ils n'y verront jamais les personnages fantasmagoriques liés au monde de la princesse Moana. S'ils peuvent y faire le mal, c'est à sa sortie qu'ils seront punis. Les obsessions thématiques chères à Guillermo Del Toro sont omniprésentes : la réflexion sur l'identité, la nécessité d'affronter ses peurs ou ses démons intérieurs, le franquisme, l'enfant à la frontière entre deux mondes (L'échine du diable), les orphelins, ainsi que des motifs comme le labyrinthe de pierre qui se remplit de sang pour mieux redonner la vie (Hellboy), les créatures rampantes (L'échine du diable), les mondes souterrains (Mimic, Blade II), les mécanismes et le temps (Hellboy, Cronos).

Ofelia, au prénom hérité de l'héroïne sacrifiée d'*Hamlet*, se devait de mourir. Pour quoi ? Jusqu'au bout le spectateur est laissé dans le doute : pour un monde imaginaire inspiré par des lectures fantaisistes ou un monde parallèle dont elle est la seule à détenir la clé ? Comme Carlos dans *L'échine du diable*, Ofelia est la seule à le percevoir, ainsi que le révèle si bien le dernier plan : pour le spectateur, tout comme les adultes de l'histoire, une fée restera un vilain insecte... Si conte de fées il y a, c'est peut-être dans l'évolution d'un personnage qui aura su préserver sa pureté de cœur tout au long de ses trois épreuves, et ce malgré les malheurs qui la frappent et la brutalité de son beau-père. Ofelia se devait de mourir, mais contrairement à son homonyme shakespearienne c'est ainsi qu'elle triomphe. Et en cela ce film marque la revanche des femmes dans l'œuvre de Del Toro, condamnées jusque-là à jouer les seconds rôles, voire les victimes. Le film se clôt ainsi sur la force morale d'Ofelia, si fidèle à ses convictions qu'elle se sacrifie pour mieux renaître dans un royaume merveilleux, et celle de Mercedes, tenant enfin tête à Vidal. Ovationné à Cannes durant plus de 20 minutes, le réalisateur mexicain signe peut-être ici son meilleur film, en tout cas le plus abouti.

Géraldine Bouchez, 19 ans, UNIL, TJC, Renens



Le franquisme fut un réel traumatisme pour le réalisateur du *Labyrinthe de Pan*. C'est à mon avis le seul véritable constat que l'on peut tirer de ce film.

L'idée de base me plaisait beaucoup : créer un monde fantastique, une sorte de protection contre la réalité qui parfois est trop difficile à gérer. Un univers imaginaire qui en quelque sorte protège celui qui en a les clés contre la réalité.

Cependant, ce film m'est apparu comme étant trop violent. Montrer le fascisme sans prendre de gants est une bonne chose. Cela oblige le spectateur à ne pas se voiler la face, mais là, je trouve que le réalisateur est allé un peu loin. Certaines scènes m'ont véritablement choquée. Les scènes de torture par exemple sont, à mon avis, complaisamment filmées et fort déplaisantes. De plus, il y en a beaucoup. Certes, elles permettent de montrer la cruauté du Capitaine Vidal (Sergi Lopez) mais, à mes yeux, il y a trop de violence inutile dans ces images. De plus, le spectateur n'a pas le temps de souffler, car même le monde fantastique d'Ofélia se révèle tout aussi inquiétant que la réalité. Le rythme est tellement soutenu qu'il est difficile de reprendre son souffle tellement on nous en met plein la figure.

Une bonne surprise : ce film nous fait découvrir une toute jeune actrice, Ivana Baquero, qui a parfaitement réussi à interpréter Ofélia (ou Princesse Moana) et qui à mon avis est très prometteuse. C'est d'ailleurs l'un des seuls points positifs que je puisse citer concernant ce film, l'autre étant les décors particulièrement soignés des deux univers présentés dans le film.

Ludivine Girod, 20 ans, Ecole Athéna, TJC, Vevey



Je trouve que le sujet du film était très intéressant, mais la façon dont il a été exploité m'a déplu. J'ai trouvé les images beaucoup trop violentes et choquantes. Par exemple, lorsque le Capitaine tue le jeune homme et son père qui reviennent de la chasse au lapin, il n'y a pas besoin de voir Vidal planter un tesson de bouteille dans les yeux du jeune pour comprendre ce qui se passe. Dans les scènes qui se déroulent dans l'univers fantastique, les images sont elles aussi choquantes, mais ça me touche moins, puisque j'arrive à prendre plus de recul par rapport à cet univers utopique. Plus les scènes sont dures, horrible, plus elles deviennent stressantes, et j'ai horreur d'être stressée et malheureuse pendant un film, je déteste voir du sang gicler de tous les côtés, je trouve que cela n'ajoute rien de plus au film, au contraire!!! La seule chose qui m'a plu dans ce film, c'est la relation de la petite fille à ce monde fantastique qu'elle est seule à voir, ce monde qui contraste tellement avec le monde des humains, même s'il est, lui aussi, terrifiant. Mais à part ça...

Laetitia Mottet, 17 ans, Gymnase Auguste Piccard, TJC, Lutry



En voyant les publicités et les affiches pour ce film, on aurait tendance à croire que *Le Labyrinthe de Pan* est une simple histoire fantastique à la manière de *Narnia*. Que non point! Après la vision, on est complètement secoué ! C'est réalisé de main de maître, certes, mais le conte de fées n'est pas "gentil" du tout, il est même souvent à la limite du gore tant les scènes sont violentes. Mais je n'ai pas été vraiment choquée par ce côté répugnant. J'ai trouvé très intéressant le contraste entre le monde réel dans le contexte de l'après-guerre d'Espagne et ses horreurs (contexte dominé par le machiavélique capitaine Vidal), avec le monde fantastique et fabuleux de la petite fille. J'ai remarqué que Del Toro utilisait souvent les glissements de caméra derrière des arbres pour faire la transition entre ces différents univers. On constate que le monde enchanté n'est pas meilleur que la réalité, il est peuplé de créatures plus dégoûtantes les unes que les autres mais qui inspirent tout de même une certaine sympathie (exemple : le vieux faune qui sert de guide à la petite fille pour accomplir ses trois épreuves). Guillermo Del Toro a su lier une trame politique à une histoire fantastique. La guerre entre la garnison franquiste et les résistants cachés dans les bois est montrée de manière extrêmement réaliste, la dureté des scènes peut mettre mal à l'aise, notamment les scènes de torture. Ces horreurs contrastent avec la douceur et l'innocence de la petite fille. On peut se demander au fond si les résistants sont vraiment les "bons" de l'histoire car ils ont aussi recours à des moyens très violents contre les "méchants" franquistes. J'ai aimé que le film ne se termine pas par un simple happy-end, mais d'une manière plus complexe, la fillette étant abattue de sang-froid par son beau-père, alors qu'elle s'échappait avec son frère tout juste né. Elle pourra dès lors rejoindre le royaume enchanté où l'attendent son père et sa mère. Pour finir, j'ai été époustoufflée par la prestation de Sergi Lopez : il a créé un personnage monstrueux qui vous fait frémir de dégoût. Et vous intrigue tout de même parce qu'il ne se sépare jamais de la montre de son père, le Général Vidal, qui marquait l'heure où celui-ci mourut au combat. Vidal entretient avec cet objet une relation complexe, réglant et consultant sans cesse cette montre, tout en niant l'avoir héritée de son père...

Joëlle Staub, 18 ans, année sabbatique, TJC, Lausanne



Bien que ce film représentât clairement une révolution cinématographique (le fantastique enfin pris au sérieux), il ne m'a pas du tout convenu. L'époque franquiste était infernale, nous sommes d'accord, mais est-il indispensable de donner la nausée à d'innocents spectateurs avec tant d'images sanglantes ? Il faut dire qu'on a pu être trompé par les affiches publicitaires, les magazines gratuits, ou certains sites Internet : on s'attend à un conte ayant pour décor la noire époque espagnole, à des questionnements sur l'enfance, le passage à l'âge adulte et le monde fantastique. Et bien non : certaines scènes sont dignes d'un film d'horreur, et je gardais une main sur les yeux et l'autre sur l'estomac... Les interrogations soulevées dans ce film sont intéressantes, mais les explosions de violence sont si fréquentes, le rythme de la narration si soutenu, que le dégoût prend vite le dessus, et ne laisse plus place à la réflexion. Je ne dis pas que ce film est mauvais - j'avoue avoir été prise par l'histoire à 100%, impressionnée par la maîtrise de Del Toro, ainsi que par la magnifique prestation des acteurs - mais il me semble qu'un film politique à pour but de toucher le plus large public possible. Il faut ménager toutes les sensibilités. Et je pose vraiment la question : qui donc va être touché par ce genre de violence trash ? Pas moi en tout cas. Si le réalisateur continue dans cette voie, je pense qu'il fait fausse route.

Anaëlle Morf, 16 ans, Gymnase de Chamblandes, TJC, Pully



Le film se déroule en Espagne en 1944, en pleine période franquiste. La jeune Ofélia et sa mère, sur le point d'accoucher, arrivent au vieux moulin où le capitaine Vidal a installé ses quartiers. Le capitaine est certain qu'il lui naîtra un fils. C'est un homme très autoritaire, orgueilleux et calculateur (terrifiant Sergi Lopez). Il ne reculera devant rien pour éradiquer l'opposition à Franco et imposer le règne du tyran. Vidal est névrosé, sadique, masochiste, il nourrit un complexe immense face à son père, un général qui mourut probablement en héros, et qu'il rêve de surpasser. Il se montre dur, presque haineux envers Ofélia, l'enfant dont il se passerait bien et dont il s'efforce de briser les rêves. La tête plongée dans les livres et possédant une imagination sans limites, Ofélia

réussit parfois à lui échapper, et nous emmène dans un monde fantastique où vivent des créatures magiques mais souvent démoniaques. Un faune, gardien d'un labyrinthe mystérieux, lui révèle qu'elle est Moana, la princesse disparue d'un royaume enchanté, et qu'elle pourra retourner chez elle si elle accomplit trois étapes initiatiques. Elle va montrer un immense courage et affronter les épreuves qui l'attendent. Pas seulement dans le labyrinthe, mais aussi dans sa difficile nouvelle vie, aux côtés d'une mère malade et fragile qui ne peut la protéger ni se protéger elle-même. Avec Ofélia, nous "naviguons" entre l'univers fantastique du labyrinthe et celui, froid, sombre et cruel, des hommes. Nous pouvons ainsi nous rendre compte que la vie n'est pas un conte de fées et que les deux mondes sont très similaires. On se prend tout de suite d'affection pour l'héroïne et de compassion pour beaucoup de personnages. On rentre directement dans l'ambiance du film. J'ai beaucoup aimé l'atmosphère. D'un côté, l'effroyable cruauté de cet officier franquiste, son machisme, ses obsessions, et de l'autre, l'innocence et la pureté de l'enfant. Si l'on peut reprocher à certaines scènes une violence superflue, je crois que c'est néanmoins nécessaire et évident pour le message pessimiste que le réalisateur Guillermo del Toro veut faire passer au spectateur : il n'y a pas de vie possible dans un monde dominé par la tyrannie.

Yves Guignard, 22 ans, Uni Basel, TJC, Bâle



Le Labyrinthe de Pan de Guillermo del Toro s'inscrit dans un contraste audacieux entre réalité et féerie. Le film est une réussite exemplaire du maître du fantastique espagnol. Un entremêlement entre la réalité du monde et l'imaginaire de la petite Ofelia se poursuit tout au long du film tandis que deux histoires se déroulent en parallèle. A la quête d'Ofelia pour rejoindre son royaume et accomplir les épreuves que lui impose le faune, répondent les exactions du capitaine fasciste, son beau-père, posté avec ses troupes dans la forêt afin de venir à bout de la résistance gauchiste. Les deux trames comportent chacune leur lot de suspense, tandis que la magie s'introduit de loin en loin dans la réalité (amélioration de l'état de santé de la mère grâce à une mandragore baignant dans du lait, traversée des murs de sa chambre par Ofelia, labyrinthe

s'ouvrant comme la mer morte pour permettre à la fillette de semer son beau-père). Tandis qu'on pense d'abord à un monde imaginaire, créé par Ofelia pour fuir la réalité, les petites traces de magie dans le monde réel nous invitent à croire à deux réalités aussi authentiques l'une que l'autre. Ce sont ces détails qui font basculer l'entier du film dans le fantastique et qui font sa force. Ce doute qui s'installe, mais aussi la violence de nombreux tableaux permettent de faire naître chez le spectateur cette angoisse terrifiée de l'enfant qui écoute un conte. Le réel renforce ici le féerique auquel l'adulte a cessé de croire et leur synthèse joue avec ses émotions comme n'aurait réussi à le faire aucun des deux isolément. Le choc esthétique est d'importance et nous ne pouvons qu'en remercier son génial orchestrateur.

Coordination : Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase, responsable de Promo-Film EcoleS et de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, novembre 2006